



JEAN
MAUDUIT

Tant de feuilles
emportées par les jours

ROMAN

Flammarion

Extrait de la publication

Tant de feuilles
emportées par les jours

Du même auteur

Maxim's 60 ans d'Histoire et de plaisir, Éditions du Rocher, 1958.

Saint-Vincent-de-Paul, France Empire, 1960.

La Révolte des femmes, Fayard, 1971.

Le Roman vrai de la mesure d'audience, 2005, Éditions Médiamétrie
(ouvrage distingué par l'Académie des Sciences morales et politiques).

Marcel Bleustein-Blanchet, un homme d'honneur, Verbe Éditions, 2007.

Denis Huisman, une faim si dévorante, Éditions Picollec, 2009.

Avec Anne-Marie Mauduit :

La France contre la France, Plon, 1984 (ouvrage couronné par l'Académie française).

Pour l'amour de Mazarin, Flammarion, 2000.

Les Fantômes de Newbury, Flammarion, 2003.

La Conjuración de la Rose Noire, Flammarion, 2007.

Jean Mauduit

Tant de feuilles
emportées par les jours

Roman

Flammarion

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-1050-9

*En mémoire d'Anne-Marie
et de sa fille Agnès*

PREMIÈRE PARTIE

Les fils de la liberté

Un étrange ecclésiastique

Domfaing, Vosges, 1791.

Il avait fait beau et chaud toute la journée de ce 30 juin, qui était un jeudi. Maintenant l'air fraîchissait, et la nuit s'avavançait à pas de voleur, noyant d'ombre la vallée creusée entre deux montagnes aux formes arrondies : Pointhaie à gauche, l'Avison à droite, revêtues d'une épaisse forêt de sapins. En lisière, on apercevait des masses sombres qui étaient des fermes ; et par endroits scintillaient des lumières indéceses, peut-être une chandelle au chevet d'un malade, ou le feu que l'on ranimait dans l'âtre, à moins qu'il ne s'agît du dernier rayon d'un soleil mourant. Une odeur, devenue soudain plus pénétrante, de terre, de mousse et d'eau vive flottait au vent. À présent le paysage s'estompait dans une pénombre bleue et froide, jusqu'à n'être plus que ce grand manteau piqueté d'étoiles qu'on avait jeté contre le ciel. Un loup hurla. Un chien de ferme lui répondit, mélancolique. Brutus, dont les sabots tambourinaient sur le sol caillouteux du chemin, n'avait même pas bronché.

C'était un petit cheval arabe, noir de jais, vif comme la poudre, que l'abbé Sébastien Mongeot avait reçu en cadeau de sa famille et de ses amis à l'occasion de son ordination, en août 1789, il y avait moins de deux ans. Un présent royal et une bénédiction dans cette paroisse de vaste étendue et dans cette région tourmentée, surtout pour un desservant que les devoirs

de sa charge entraînaient chaque jour par monts et par vaux. L'église, Saint-Laurent-de-Belmont, qui en dépit de sa dénomination appartenait au territoire de Domfaing, était juchée sur un épaulement rocheux d'où l'on pouvait voir, les jours de grand-messe, les fidèles de toutes les communautés rattachées à la paroisse – Belmont, Domfaing, Vervezelle, Bois de Champ, le Void – venir à Dieu de trois côtés de l'horizon, cheminant en files irrégulières comme des théories de pieuses fourmis.

L'abbé s'était pris d'affection pour cette monture dont l'humeur s'accordait à la sienne. Il lui suffisait d'une pression du genou, d'une caresse sur l'encolure, d'un clappement de langue, pour lui faire adopter l'allure de son choix. Mais alors même que Brutus paraissait s'abandonner au rythme imposé par son cavalier avec une docilité qui faisait honneur à son dressage, Sébastien pouvait sentir la puissante tension de ses muscles, et quel effort de volonté il fallait au petit cheval pour contrebalancer la violence qui l'aurait jeté en avant. Chacun des mouvements qu'il déployait avec tant de grâce était un galop retenu. Brutus semblait toujours prêt à se dresser sur ses arrières, à jaillir, à charger. Étrange monture, pour un étrange curé.

L'abbé pénétrait sur le territoire de Vervezelle, un village d'une petite trentaine de feux, dont les premières fermes étaient postées haut dans la montagne, à la lisière de la forêt, tandis que les autres allaient s'égrenant en direction de Brouvelieures et surtout de Belmont, là où elles se rassemblaient à une demi-douzaine pour constituer ce qu'on appelait pompeusement le Bourg. Un chêne énorme était planté sur le trajet, si bien que la route avait dû le contourner, comme pour rendre hommage à son antique majesté. Ses racines, disait-on, plongeaient jusqu'aux temps les plus reculés. Trois hommes faisant la chaîne avec leurs bras seraient tout juste parvenus à ceinturer son tronc boursoufflé de cicatrices. De quelles calamités immémoriales avait-il été le témoin ? Sa ramure, dans la nuit maintenant tout à fait tombée, formait une masse confuse et menaçante que le vent balançait lentement, une planète d'un noir profond que l'on pouvait imaginer hantée de créatures innommables. Des légendes drapées de terreur couraient dans le pays sur celui que

l'on appelait, avec un respect teinté de crainte, « le grand chêne ». Mais l'abbé Mongeot ignorait la peur.

*

Il n'avait pas vraiment choisi d'entrer dans la carrière ecclésiastique. On pouvait même dire qu'il en avait refusé la perspective de toutes ses forces, avec la violence de ses treize ans, la première fois qu'il avait été question devant lui de le jeter dans cette voie. Mais comment résister à un conclave de parents, grands-parents, oncles et tantes, et jusqu'aux cousins les plus éloignés ? La famille de Sébastien – un père négociant en grains réputé pour son honnêteté et qui avait été un temps maire de Bruyères, une mère originaire de Laveline, toute en dévotion et d'une accablante douceur – appartenait à une bourgeoisie influente mais d'aisance précaire. Elle se trouvait propriétaire d'un bénéfice attaché à la paroisse de Saint-Laurent-de-Belmont dont le titulaire, un grand-oncle Mongeot, venait de mourir. Pas question de laisser échapper cet héritage spirituel, ni la poignée d'écus qu'il rapportait chaque année. Il y avait sur place un vicaire qui pourrait assurer le service en attendant que Sébastien soit prêtre. L'adolescent jusque-là n'avait reçu que les piteuses leçons d'un régent de Bruyères, tout juste capable de lui enseigner des rudiments de latin, mais ni l'arithmétique et pas même l'orthographe. On l'expédia sans lui demander son avis faire ses humanités dans un collège de Toul, puis au séminaire de la même ville.

Il y connut pendant trois ans la mélancolie des dortoirs où la nuit, durant les longs hivers mosellans, le vent bramait à travers les hautes fenêtres mal jointes, agitant sur leurs tringles les rideaux de toile écrue des alcôves individuelles, avec leur lit de fer, leur armoire en sapin, leur cuvette émaillée et son pot à eau posé sur un trépied ; connut les réveils frileux au petit matin, quand il fallait casser la glace pour faire un semblant de toilette ; connut aussi, car il avait eu la malchance de tomber sur un établissement très mal tenu, la médiocrité de l'enseignement, l'étroitesse d'esprit des messieurs prêtres, leurs bisbilles, leurs manœuvres mesquines et l'odeur de soupe aigrie qui flottait

jusque dans la chapelle. Par bonheur sa mémoire lui fournissait de quoi bercer la nostalgie qui le submergeait.

Avant d'entrer au séminaire en effet, parce qu'il voulait à tout prix reculer l'échéance, il avait saisi l'occasion d'accompagner, jusqu'à Bordeaux où ses affaires l'appelaient, un de ses oncles presque aussi jeune que lui, en tout cas plus apte à le comprendre que ses parents. Il gardait un souvenir fasciné de cette escapade, qui avait duré quelque deux ans. Tous deux chevauchaient par petites étapes au gré de leur humeur, logeant dans des auberges de rencontre, ou demandant l'hospitalité au curé du lieu, qui ne la refusait jamais, ou encore dormant à la belle étoile quand la saison et le temps s'y prêtaient. L'oncle, Maurice de son prénom, était une sorte de poète, doublé d'un naturaliste. Il familiarisait Sébastien avec l'art d'observer les plantes, les animaux, les lieux ; et Sébastien buvait son enseignement. Il s'était mis à herboriser et aussi à collectionner des minéraux. C'était sa façon de garder une trace de cette randonnée dont il sentait qu'elle marquerait sa vie. Bientôt, un sac de voyage entier fut rempli d'échantillons divers, qu'il devait sans cesse trier pour éliminer les moins intéressants à mesure qu'il découvrait de nouveaux trésors. Il était saisi d'un étonnement toujours nouveau devant les paysages que son regard embrassait, les villages égrenant avec lenteur leurs maisons au penchant d'un vallon, les petites villes plongées dans le sommeil des choses, les cités qui grouillaient d'animation.

Bordeaux, où ils séjournèrent toute une année, l'enthousiasma, avec ses beaux hôtels disposés au bord de l'eau, son port où arrivaient toutes les marchandises exotiques, le café, le cacao, le sucre de canne, le coton et l'indigo, mais d'où partaient aussi les expéditions négrières. Il ne se lassait pas d'interroger les officiers qui débarquaient d'un long voyage, des loups de mer tannés par les embruns, souvent un anneau d'or à l'oreille – ou à défaut les subrécargues – sur le tonnage du bateau, sa cargaison, l'effectif de l'équipage, la feuille de route, les aléas de la traversée. Il prit ainsi l'habitude, qu'il conserva sur la route du retour, de poser toutes sortes de questions à propos des régions qu'il traversait, de leur population, de leurs activités agricoles ou autres. Surtout, il prenait un plaisir extrême à dénombrer. Les statistiques lui procuraient un

plaisir jubilatoire. Les chiffres étaient pour lui l'essence des choses, leur structure cachée, qu'il était indispensable de mettre à jour pour connaître et maîtriser les rythmes du monde.

*

Mais enfin, il fallait se rendre. Il entra au séminaire où il resta trois ans, pour en sortir et recevoir l'ordination peu de jours après la nuit du 4 août 1789 et l'abolition des privilèges. Était-ce là un signe, ou seulement l'air du temps ? Le fait est, que devenant à vingt-cinq ans le pasteur de ce troupeau non médiocre – quelque deux mille âmes – il avait fait preuve d'une grande ardeur révolutionnaire. Si bien qu'il s'était acquis en peu de mois une éclatante popularité. Les pauvres paysans vosgiens enchaînés à une terre d'humeur farouche et qui usaient leur corps à lui arracher de quoi survivre – de quoi faire face aussi aux charges dont ils étaient accablés – s'émerveillaient de trouver en lui un homme capable de compatir à leur misère et surtout de la comprendre. Les autorités du district, tant sa réputation était grande, le désignèrent comme aumônier de la garde nationale, puis aumônier des députés du département des Vosges, ce qui lui valut de les accompagner à Paris pour assister à la fête de la Fédération, le 14 juillet 1790.

*

Ce jour-là, trois cent mille personnes avaient accouru au Champ-de-Mars en dépit d'un ciel alourdi de gros nuages noirs, pour applaudir cinquante mille de ces fédérés de la garde nationale qui, dans la France entière et à Paris même, s'étaient constitués en fraternités pour le plaisir de participer ensemble à l'avènement de la liberté. Ils avaient défilé des heures durant sous le regard de Sa Majesté Louis XVI, de la reine, de la Cour, et de tout un peuple. La pluie s'était mise à tomber à verse sans rien retrancher de la ferveur générale. Les soldats fédérés marchaient fusil à l'épaule, leur tricorne accroché à l'extrémité de leur baïonnette. Quatre-vingt-trois lances fichées dans le sol et portant les bannières des quatre-vingt-trois départements délimitaient

un espace circulaire où l'on avait aménagé un petit amphithéâtre pour la famille royale. M. de Talleyrand, évêque d'Autun, célébrait la messe assisté de pas moins de trois cents prêtres, sur un autel géant dressé à peu de distance de l'École militaire, et qui occupait presque toute la largeur de l'esplanade.

Lorsque M. de La Fayette, commandant de la garde nationale et, par le fait, de tous ces hommes et ces femmes réunis par l'esprit des temps nouveaux, s'approcha de l'autel pour jurer fidélité à la nation, à la loi, au roi, une immense émotion descendit sur la multitude ; des fédérés venaient baiser les mains, les bottes, l'uniforme du héros, et jusqu'aux harnais et aux naseaux de son cheval. Et quand le roi, sans prendre la peine de venir jusqu'à l'autel, prêta à son tour, de sa place, le serment civique, l'exaltation ne faiblit pas ; de folles acclamations saluèrent ses paroles. Le temps de la réconciliation était enfin venu. Au bout de l'esplanade, près de la Seine, avait été aménagé un arc de triomphe au sommet duquel se bousculait sous le déluge toute une cohue sidérée de bonheur, les hommes agitant leur mouchoir ou brandissant leur canne, les femmes leur parapluie, comme de grandes fleurs rêveuses.

Un an après, l'abbé Mongeot sentait encore dans ses poumons la profonde bouffée d'enthousiasme et la sorte de vertige religieux qui l'avaient saisi devant ces foules que rassemblaient des liens si puissants. Revenu à Domfaing, il avait semé à poignée les idées de liberté et d'union patriotique.

*

Au croisement des routes de Belmont et de Brouvelieures, il aperçut une haute silhouette qui semblait l'attendre et qu'il reconnut aussitôt : c'était Louis Bougras, le tenancier de la première ferme après le tournant, vers Brouvelieures. Une ferme ? Plutôt une bauge. L'ivrognerie de Bougras l'avait conduit à laisser la terre qu'il exploitait retourner peu à peu à la friche et sa maison devenir une ruine, cernée par les hautes herbes, les débris d'instruments aratoires et les détritrus. Il vivait là, dans la misère et dans la crasse, avec une femme hagarde, qu'il avait entraînée sur la pente de sa déchéance. Naturellement, il était

bien incapable de payer ses redevances, et à diverses reprises avait eu affaire au collecteur d'impôts ; mais des âmes charitables le prévenaient chaque fois de ses visites, suffisamment à temps pour qu'il pût se terrer avec sa famille au plus épais de la forêt de Pointhais ; le collecteur parti, la vie reprenait, et Bougras et sa femme recommençaient à boire. Avec cela, plutôt brave homme lorsqu'il restait à jeun, ce qui apparemment était aujourd'hui le cas. Il interpella Mongeot :

— Alors curé, toujours en promenade ?

— Ça vaut mieux que de s'ennuyer à ne rien faire, répliqua l'abbé.

— Oh ! Je ne m'ennuie pas. Je regarde les petits oiseaux, je compte les fourmis. C'est passionnant. La vie est un spectacle.

— Comment vont votre épouse et vos enfants ?

— Fort bien. Ils prospèrent, comme moi. Comme nous tous, tu le sais bien, curé !

Bougras s'exprimait en français, usant d'un langage élégant qui n'avait rien à voir avec le patois vosgien. Mongeot s'en était étonné la première fois qu'il l'avait rencontré. L'explication était que Bougras, avant de se mettre en ménage et de tomber dans la boisson, avait fréquenté le petit séminaire. Les voies du Seigneur sont compliquées.

— Mais ça n'ira vraiment bien, reprit Bougras, que lorsqu'on aura coupé la tête de tous ces aristocrates qui sucent le sang du pauvre monde. Il faudrait commencer par raccourcir le premier d'entre eux, ce Capet qui vient d'essayer de fuir pour rejoindre l'étranger et que la vigilance du citoyen Drouet a heureusement permis de rattraper à Varennes.

— Vous voulez parler de Sa Majesté le roi Louis XVI ?

— Ne joue pas les imbéciles, curé. Toi qui fais profession d'aimer le peuple, tu sais bien de quel complot nous avons failli être victimes. L'Assemblée nationale, l'état-major, le maire de Paris, les ministres trahissent à l'envi. Mais le plus grand traître de tous est bien Marie-Gilbert Motier, marquis de La Fayette, commandant de la garde nationale, dont vous léchiez les bottes il y a tantôt un an à la fête de la Fédération, cette mascarade pendant laquelle les nobles, les curés et les bourgeois juraient alliance contre le peuple. Pauvre peuple.

— Mon cher ami... commença l'abbé.

— Je ne suis pas ton ami, citoyen curé. Je ne pourrais le devenir que si tu quittais cette livrée que tu appelles une soutane, et qui n'est que l'uniforme de l'obscurantisme au service de la tyrannie. Il est temps de tomber les masques. Temps de se réveiller. Marat l'a bien dit.

— Tu connais Marat, citoyen ?

— Je lis *l'Ami du peuple*, que mon beau-frère de Bruyères me prête chaque semaine. Qu'est-ce que tu t'imagines, curé ? On n'est pas des sauvages.

— Et que dit Marat ?

— J'ai appris par cœur ce qu'il dit. Écoutez.

Bougras prit la posture d'un acteur qui déclame. La lune s'était levée, ronde et brillante comme un sequin, et l'on voyait presque aussi clair qu'en plein jour. L'abbé était sensible à l'étrangeté de la scène, ce gaillard hirsute lisant à voix de théâtre les phrases incendiaires de Marat, lui-même sur sa selle tandis que Brutus donnait des signes d'impatience et grattait nerveusement le sol de son sabot. Et puis les montagnes en fond de décor, ces grandes vaches bleues paissant le ciel depuis l'aube des temps. Et les silhouettes bossues des fermes le long de la route de Brouvelieures.

— « *Sortez de votre léthargie scandait Bougras. Citoyens lâches et insensés, courez aux armes, que tout homme en état de les porter en arrache aux municipaux, de gré ou de force. Courez vous emparer de tous les postes avantageux à cinq à six lieues autour de la capitale pour arrêter l'ennemi ; n'attendez pas qu'il puisse s'approcher de vos murs, qu'il s'empare des hauteurs de Montmartre et qu'il y dresse des batteries pour foudroyer vos maisons à boulets rouges et vous ensevelir sous vos toits embrasés si vous refusez de vous rendre à discrétion.* » Voilà ce qu'il dit, Marat.¹

— Est-ce que tout cela ne vous paraît pas un peu excessif ? objecta l'abbé. J'ai beau regarder, je ne vois pas d'ennemi qui

1. Ce sont effectivement les dernières lignes de l'article publié par Marat dans *l'Ami du peuple* daté du 23 juin 1791.

NB : Chaque fois que dans le cours du récit apparaîtront des propos en italique et entre guillemets, il s'agira de paroles ou d'écrits à caractère historique.

menace les hauteurs de Montmartre, pas plus que celles de l'Avison.

— Moquez-vous, l'abbé, et riez tant que vous pouvez le faire. Bientôt vous déchanterez.

— Voyons, votre Marat n'a pas forcément raison. Il ne détient pas la vérité.

— Moi, je le crois, assura Bougras. C'est un homme entièrement dévoué à la cause du peuple. Un prophète. Et puis il a ses oreilles. Il connaît beaucoup de choses que ni vous ni moi ne savons. Lorsque Capet et la famille royale, le 20 juin dernier, ont tenté de fuir Paris en une lamentable équipée qui n'est pas allée plus loin que Varennes grâce au patriotisme du citoyen Drouet, savez-vous qu'une armée entière attendait Louis XVI et son train à quelques kilomètres de là à Pont-de-Somme-Vesle ? Et savez-vous qu'une fois rendu à l'étranger il devait y prendre la tête des troupes d'invasion – d'invasion de la France, curé ! – avec la complicité de son beau-frère Léopold, empereur d'Autriche, roi de Bohême et de Hongrie. Croyez-vous que ce même empereur, que le roi de Prusse, que l'électeur de Saxe, que le comte d'Artois qui conspire avec eux vont se résigner ? L'ennemi est à nos portes, citoyen, Marat ne cesse de le clamer. Il n'est que temps d'agir.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Que tu montes en chaire, que tu dénonces l'imposture et la menace, que tu appelles tous tes paroissiens en âge de porter les armes à se former en bataillons pour barrer la route de l'invasion, bref, que tu fasses ton métier de berger des âmes, citoyen curé. Seulement ton métier.

Mongeot devait s'avouer qu'il était troublé, moins par les vaticinations de Bougras que par la force de sa parole et le feu qui l'habitait. La pensée lui vint que cet homme dévoyé aurait pu faire un grand pasteur si la vie ne l'avait pas roulé dans ses ornières. Lui-même, Sébastien, se sentait déplorablement tiède en l'écoutant.

— Je vais y songer, dit-il piteusement.

— Tu te dérobes, curé. Je me suis trompé sur toi. Tu es bien comme les autres.

— Je te dis que j'y réfléchirai. Sérieusement.

Composition et mise en page



N°édition : L.01ELKN000170.N001
Dépôt légal : février 2010

JEAN MAUDUIT

Tant de feuilles emportées par les jours

ROMAN

Un graveur et fondeur de génie, imprimeur des assignats, qui deviendra fournisseur officiel de l'Institut et finira député libéral sous Charles X et Louis-Philippe. Son nom : Firmin Bodin.

Un prêtre rebelle, défroqué, marié, qui deviendra haut fonctionnaire de l'Empire avant de consacrer sa vie aux statistiques et d'éditer un almanach légendaire. Son nom : Sébastien Mongeot.

Par quoi ces deux existences vont-elles, un jour, se lier ? Par la grâce du papier, les bonheurs et périls de l'encre.

Car dans le saisissement de l'Histoire, cette superbe saga raconte les destinées affrontées – la vie, la mort, les amours, les succès, les chagrins – de deux familles mêlées à toutes les convulsions de leur époque, sur une période particulièrement féconde en événements.

Entraîné dans le délire des foules révolutionnaires, appelé à assister au déclin et à la fin tragique de l'Empire, cité à comparaître comme témoin des erreurs de la Restauration, invité à se battre dans les rues tortueuses du Paris de 1830 aux côtés des héros des Trois Glorieuses, le lecteur, lui, se trouve emporté par le mouvement d'un fabuleux roman d'histoire qui est aussi celui de l'imprimerie, du journalisme, de la liberté de penser et d'écrire.

Servi par l'écriture enlevée et remarquable de **Jean Mauduit**, auteur de nombreux romans qui sait comme personne saisir les frémissements du temps qui passe, *Tant de feuilles emportées par les jours* a la dimension d'une grande œuvre.

Flammarion

Extrait de la publication